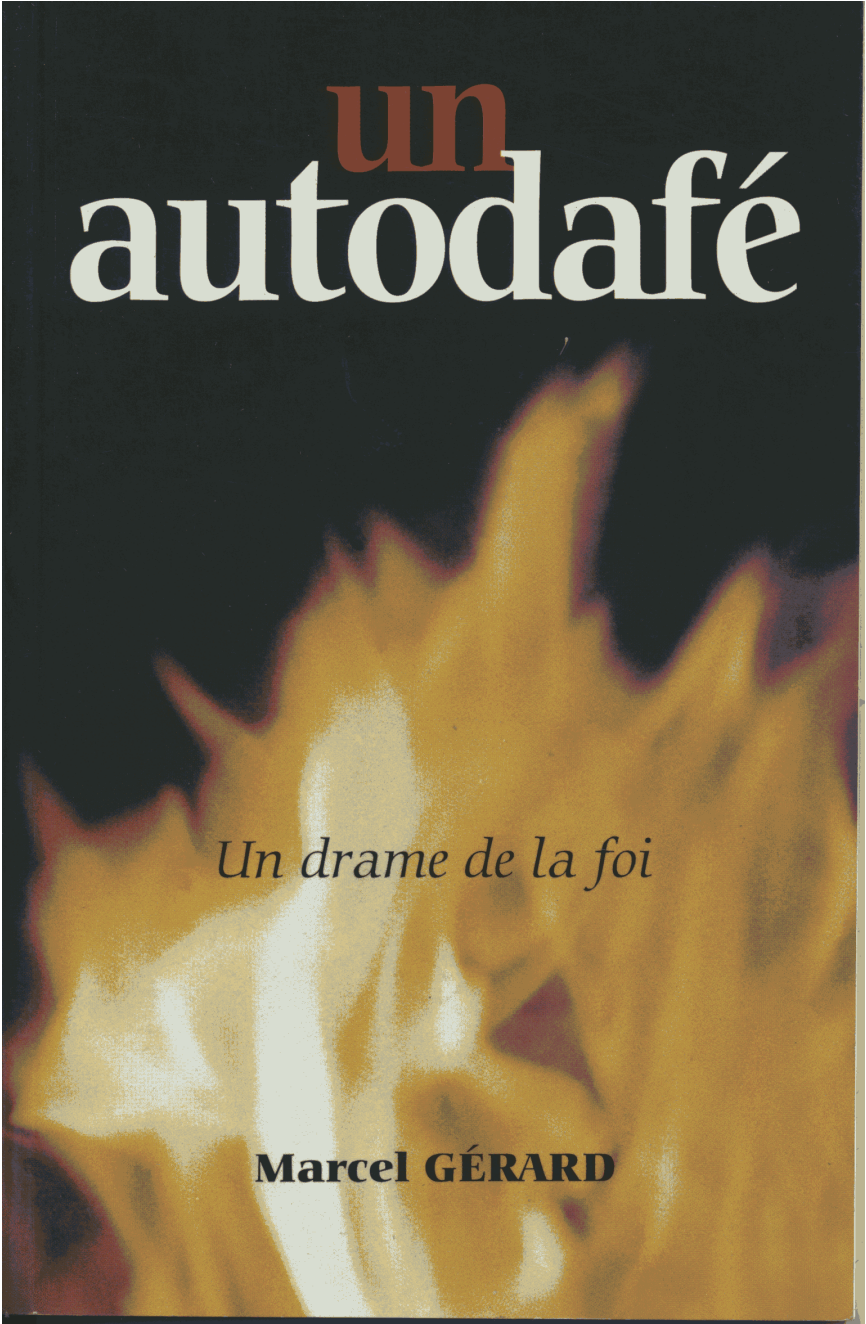




un autodafé

Un drame de la foi

Marcel GÉRARD

UN AUTODAFÉ

Marcel Gérard

UN AUTODAFÉ

Marcel Gérard

Autodafé

(du portugais *auto da fe*, «acte de foi»)

1. Cérémonie au cours de laquelle les hérétiques condamnés au supplice du feu par l'Inquisition étaient solennellement conviés à faire acte de foi pour mériter leur rachat dans l'autre monde. Supplice du feu.

2. Action de détruire par le feu. «Faire un autodafé de livres.»

Le Petit Robert

© by Marcel Gérard

Imprimerie Saint-Paul S.A. Luxembourg 1998

ISBN 2-959947-0-1

Avant-propos

S'il y a dans le psychisme de tout individu un recoin jalousement gardé secret, c'est assurément ce qu'il pense. Ce qu'il *croit*, n'est le plus souvent pas moins secret. C'est même généralement considéré comme un tabou personnel, inviolable. Car le sujet de la foi peut être «explosif». Témoin: brouilles familiales, exclusion sociale, haines tenaces, voire guerres de religion.

Ne vaudrait-il pas mieux, dans ces conditions, garder pour soi ce qu'on croit ou ce qu'on ne croit pas, tout en adhérant pour la forme à une certaine confession? Un tel conformisme peut paraître socialement utile et recommandable. Mais ne risque-t-il pas de trahir nos convictions intimes?

Bon nombre de chrétiens éprouvent aujourd'hui un réel désarroi religieux: comment concilier leurs convictions religieuses avec une religion officielle, figée dans un immobilisme qu'ils jugent injustifié? A preuve, la multitude de publications critiques sur la religion, sur Dieu, sur Jésus.

S'enfermer dans sa tour d'ivoire, alors qu'on pourrait contribuer pour sa part, si minime soit-elle, à dénouer ce conflit, serait faire preuve d'un désintérêt coupable, de lâcheté. Aussi est-on tenté de poser la question: l'Église, ne fait-elle pas fausse route?

C'est là le sujet et l'enjeu même du présent essai (qui suit, à l'occasion, le déroulement d'un drame personnel de la foi).

* * *

Introduction

Le XXI^e siècle sera-t-il «religieux», selon l'un des termes de l'alternative imaginée par Malraux? On a peine à le croire, devant l'égoïsme et le matérialisme grandissants.

L'autre hypothèse, «le XXI^e siècle ne sera pas», peut même paraître plus réaliste: c'est la possibilité d'un cataclysme mondial.

La religion, c'est-à-dire, l'emprise de Dieu sur l'humanité, semble en effet minime, sinon inexistante dans la course effrénée des grandes puissances vers l'hégémonie mondiale: militaire, politique et économique. De sorte que les valeurs morales, même si elles sont affichées, en certaines occasions, par de grands chefs d'État, sont de plus en plus reléguées à la sphère anonyme des particuliers qui, eux, sont le véritable «sel de la terre».

Aussi le citoyen, pris dans le carcan social, politique et économique de nos «démocraties», n'a-t-il d'autre ressource que sa liberté individuelle d'organiser son moi selon ses convictions et sa conscience. La religion, en effet, est, à sa base, affaire de chacun de nous.

*

Dieu, s'il existe, existe depuis toujours, indépendamment de toute institution humaine. Celle de l'Église forme à bon droit le cadre spirituel du chrétien, tant que celui-ci peut y adhérer en toute conscience et sincérité.

Mais Dieu n'est pas l'Église, et l'Église n'est pas synonyme de Dieu. Si l'on a le droit de refuser l'Église, peut-on refuser Dieu?

L'athéisme, n'est-ce pas une *contradictio in terminis* (une contradiction dans ou par son expression même)? L'athée nie un concept qui existe dans son esprit, le concept de Dieu, mais qu'il refuse...

Mais trêve d'arguties! Dieu est incontournable. Car l'Univers, s'il était éternel, devrait être... Dieu. Et il serait aussi insondable pour l'intelligence humaine que le Dieu créateur. En effet, Dieu échappe à tous nos efforts pour le définir. Toutes les épithètes ou qualifications que nous pourrions lui découvrir, ne sont autre chose que des projections de notre esprit, des déductions faites à partir de qualités humaines. Nous ne pouvons rien imaginer au-delà de notre expérience personnelle, au-delà de notre sphère humaine, de notre imagination tout court.

En considérant Dieu comme le créateur de l'Univers, et donc de l'homme, nous sommes amenés à nous poser des questions sur les relations entre Dieu et l'homme, seule créature capable de l'imaginer. En d'autres termes, nous croyons à un projet de Dieu concernant l'homme. Ce «plan divin» ne saurait être purement et simplement biologique, vu l'intelligence humaine, qualité qui constitue la supériorité de l'homme sur les autres créatures.

Mais c'est notre conscience *morale*, juge de nos actes (et que l'athée même ne saurait mettre en doute), qui établit le lien privilégié entre Dieu et

l'homme. Car la portée morale de nos actes ne se dégage point de l'expérience, laquelle, bien souvent, illustre le triomphe du mal sur le bien.

Notre for intérieur moral, ce juge autonome à première vue, est donc forcément hétéronome, soumis à la loi d'un autre.

De qui?

La seule source de notre conscience morale ne peut être que notre créateur, foyer d'une conscience infinie. Et d'une intelligence incommensurable, pour avoir organisé l'Univers, que toute la science humaine n'arrive pas à élucider.

Notre conduite morale nous est dictée par notre conscience, certes! Mais la ligne à suivre, dans nos relations avec Dieu, et avec nos semblables, a été explicitée, codifiée pour ainsi dire, par des hommes plus éclairés que le commun des mortels, des hommes «inspirés», que nous appelons prophètes: Moïse, Bouddha, Jésus, Mahomet. Tous, ils ont contribué à l'élaboration d'un «code moral», valable pour tous les hommes, sous toutes les latitudes.

Le respect et l'amour du prochain, attitude foncièrement opposée à notre égoïsme, l'amour même de nos ennemis, sont à la base d'une vie sociale harmonieuse. Harmonie conforme au projet de Dieu concernant l'humanité, projet inscrit dans la conscience morale de tout individu.

Si le bouddhisme est avant tout une discipline individuelle, un ascétisme spirituel qui ne semble guère à notre portée, il n'en défend pas moins des valeurs

altruistes, voire écologiques (respect et «compassion» pour toute la création) exemplaires. N'est-il pas d'ailleurs, avec le judaïsme, la seule «religion» qui ne succombe pas à la tentation prosélytiste, universaliste et impérialiste?

*

L'Église s'est constituée en institution, en «société supranationale». Elle s'est dotée d'un représentant de Dieu sur terre, d'un chef infaillible en matière de foi et de mœurs, qui entend gérer la cause de Dieu sur terre.

Et cette gestion s'appuie sur une organisation performante. Les prières, les sacrements, les indulgences..., voilà autant de gages de bonheur dans l'au-delà.

Le Credo devient article de foi indiscutable. Mais aucune de ses propositions, à l'exception de la première, ne trouve son équivalent dans le psychisme de Jésus. Il est convaincu d'être le fils de Joseph et de Marie. Comment se douterait-il qu'il sera censé avoir été engendré par le Saint-Esprit?

Le Credo sera, hélas! cause d'hérésies combattues, de schismes, d'excommunications, de flots de sang versé au nom de ce Dieu qui a dit: «Tu ne tueras point!»

*

Le Dieu révélé par Jésus est Notre Père «parfait», sans autre qualification supplémentaire. Jusqu'à ce que «son» Église se mette à s'en emparer et à le définir à ses propres fins.

Augustin et Thomas d'Aquin ainsi que les Conciles se sont évertués à enfermer le Dieu de Jésus dans des qualificatifs d'autant plus contraignants qu'ils sont plus hermétiques, incompréhensibles et fantaisistes.

A l'instar des croyances et religions païennes, le nouveau Dieu devient un commerçant, se pliant au principe du *do ut des* (je donne pour que tu donnes). Ses «clients» lui offrent prières, dons et offrandes, pour qu'il les récompense dans l'au-delà. Commerce d'ailleurs fort apprécié par l'égoïsme des fidèles et par les malheureux et opprimés.

Le «rachat» de l'humanité pécheresse par le Fils sacrifié, n'est-ce pas l'expression extrême du rôle intéressé, rémunérateur, prêté à Dieu?

Quel est donc ce Dieu de l'Église?

Les Évangiles nous présentent Jésus, enseignant à ses disciples la manière de prier: «Notre Père...»

Le *Miserere nobis!* (Prends pitié de nous!) n'entre pas dans son vocabulaire. Cette supplication adressée à lui-même (à Jésus) lui eût paru un blasphème inconcevable.

Ce Jésus a bien changé en devenant le Christ de l'Église. Dans la messe, Dieu s'efface devant le Christ, qui tient la vedette. Et comme si le sacrifice du Rédempteur ne nous avait pas rachetés pour de bon, nous ne cessons de le supplier d'avoir pitié de nous. Que lui voulons-nous de plus? Ne sommes-nous pas des privilégiés? Ne sommes-nous pas baptisés, confirmés, réconfortés et fortifiés par les sacre-

ments, sûrs de l'amour et de la bonté infinie de Dieu?

Pourquoi manquons-nous à tel point de confiance en Dieu?

Jésus n'est plus que le Christ.

Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.

Et Dieu le Père, n'est-il pas déclassé au rang de lieutenant?

*

Des déviations presque deux fois millénaires de la route tracée par Celui qui a dit: «Je suis la Voie, la Vérité et la Vie», laissent des ornières difficiles à «effacer» du jour au lendemain.

Mais après tout l'esprit inventif, irréaliste et dogmatique que l'Église a déployé pour «apprivoiser» Dieu, il serait souhaitable qu'elle retrouve l'humble et simple esprit d'adoration du Dieu de Jésus, la confiance en ce Dieu d'amour, le seul mystère de notre foi.



N'ayez pas peur!

Jean-Paul II

– Merci! fut ma réponse.

– Tiens! pensa le prêtre, une mode nouvelle.

Et il finit d'offrir le pain bénit aux membres de la chorale.

En regagnant le chœur, il ne put s'empêcher de penser à ce «merci» prononcé au lieu de «amen», non par distraction mais délibérément, avec conviction, le curé en était sûr.

A vrai dire, ce prof l'intriguait, surtout depuis son article *Croire*, publié dans «Nos Cahiers».

Le soir, après les nouvelles de la télé, il se plongea une nouvelle fois dans la lecture de l'article, afin de voir plus clair dans cette âme inquiète.

Croire

Il y a quelques décennies seulement, la foi du catholique pratiquant était généralement entière. Il était prêt, s'il le fallait, à mourir plutôt que de la renier. Depuis, la foi a été amenée de plus en plus à faire face à de graves problèmes sociaux, moraux, humanitaires ou scientifiques. Enfin, la liberté de conscience est devenue un acquis primordial.

Aussi le catholique actuel se sent-il en droit d'examiner sa foi, de la discuter, afin de pouvoir y adhérer sincèrement. Il lui semble étrange qu'il y ait dans notre religion des sujets tabous, intouchables pour la hiérarchie de l'Église, jalouse d'une doctrine cohérente et sans faille. Sont-ils conciliables avec sa conviction intime?

A la base de la plupart des religions, une faute commise par l'humanité à ses débuts, en l'occurrence le Péch^é originel, constitue la pierre angulaire, la source dont découle tout le reste. Culpabilisant la race humaine dès son origine, le Péch^é originel détermine la religion judéo-chrétienne autant que l'islam (lequel, cependant, entend se passer d'un Rédempteur). L'attente du Messie à travers les prophéties de l'Ancien Testament accompagne le peuple élu et lui permet de rejeter tous les polythéismes.

Par ailleurs, la nécessité d'un Rédempteur, l'«Agneau de Dieu», rappelle étrangement la croyance du rôle purificateur et expiatoire du «bouc émissaire» des religions polythéistes, leurs sacrifices de bêtes ou d'hommes. Le sacrifice d'Isaac demandé

à Abraham dans l'Ancien Testament peut se situer dans la même perspective.

Dans le Nouveau Testament, les quatre évangélistes s'attachent à faire concorder les prédictions des prophètes avec l'arrivée du Messie ainsi qu'avec les circonstances de sa vie, de sa Passion et de sa résurrection: «Il fallait que le Messie...» pour accomplir telle ou telle prophétie. La Providence divine joue ici un rôle essentiel, déterminant sans doute, dans l'élaboration de la future doctrine.

Dans l'*Exsultet* de la sainte Vigile Pascale, le diacre chante: «... *O inaestimabilis dilectio caritatis: ut servum redimeres. Filium tradidisti. O certe necessarium Adae peccatum, quod Christi morte deletum est! O felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere Redemptorem!*» (O excès incompréhensible de votre charité: pour racheter l'esclave, vous avez livré votre Fils. O indispensable péché d'Adam, qui a été effacé par la mort du Christ! O l'heureuse faute, qui nous a valu un tel et si grand Rédempteur!).

Faire reposer le salut de l'humanité sur un péché, c'est prêter à Dieu des voies bien détournées.

Conclusion: sans Pêché originel, pas de Rédempteur.

Tout se tient dans cet édifice qui a défié les siècles. Mais la moindre lézarde risque d'ouvrir une brèche difficile à colmater.

Par ailleurs, le Rédempteur, qui s'est sacrifié pour racheter l'humanité pécheresse, n'aurait-il pas «enlevé» le Pêché originel? Ce dernier était-il aux yeux

de Dieu plus irrémissible que les crimes les plus abominables de l'histoire humaine?

Spéculer sur l'objet ou la nature de la faute originelle semble une tâche difficile et même oiseuse. Du reste, la Rédemption ne nous garantit pas notre salut éternel si nous ne nous repentons pas de nos fautes. Alors que, de tout temps, le repentir sincère trouve grâce devant Dieu.

Le Péché originel choque à la fois la raison et la conscience morale. Sans insister sur le caractère légendaire ou symbolique du récit de la Genèse relatant la chute d'Adam et d'Ève, mais en admettant qu'au cours de l'évolution un primate intelligent ait été mis à l'épreuve par Dieu, ce test ne pouvait s'adresser qu'à un être doté du libre arbitre par ce même Dieu, un être sachant distinguer entre le bien et le mal. Que cet être privilégié ait enfreint la prescription de son Créateur, n'est-ce pas à la fois une première manifestation de sa liberté et un échec pour le plan divin?

Mais qu'un Dieu vengeur ait frappé d'anathème toute la descendance du «rebelle», est proprement inadmissible, parce que contraire à tout ce que croit et proclame l'Église sur la bonté infinie de Dieu.

Essayant de contourner le problème posé par le Péché originel, le théologien catholique Karl Rahner retrouve dans tout homme l'attrait du bien à faire et, à l'opposé, un penchant inné pour le mal. Ces deux tendances ancrées dans la nature humaine en consti-

tuent la vraie dimension morale. Se pose alors une question cruciale à propos de Jésus: s'il était vraiment homme, ne devait-il pas, afin de pouvoir nous servir d'exemple, éprouver nos difficultés d'ordre moral, illustrer par son exemple la victoire du bien sur le mal? Sa tentation dans le désert n'avait pas de sens s'il ne pouvait pas y succomber, si sa nature divine l'emportait sur sa nature humaine au point d'exclure toute défaillance morale.

S'il était Dieu, la même question se pose à propos de ses moments de découragement: «Père, laisse passer cette coupe... mais que ta volonté soit faite!» et son ultime plainte sur la croix: «Mon Père, pourquoi m'as-tu abandonné?»

En dernière analyse, être chassé du Paradis, «gagner sa vie à la sueur de son front», mourir même, n'est-ce pas la seule destinée digne de l'homme?

Le dogme de l'Immaculée Conception proclame que la mère de Jésus est née sans Pêché originel. Mais si ce dernier n'est qu'un mythe? Marie n'en est pas moins privilégiée comme femme et mère. Elle mérite, du seul fait d'être la mère de Jésus, notre amour et notre vénération, et tout ce qui suit, ne prétend en aucune façon l'en priver.

L'Annonciation, qui en a été témoin? Et la salutation par l'ange Gabriel, est-ce que Marie l'aurait racontée? Pourtant elle est relatée par l'évangéliste saint Luc, à l'exclusion des trois autres. Elle est même devenue la prière préférée des fidèles, salutation fami-

lière et dévouée à la fois, à juste titre chère à tout croyant catholique.

Quant à la filiation de Jésus, elle remonte, d'après l'évangile selon saint Matthieu, à David. Or, l'ascendance de Marie n'appartient pas à cette lignée, contrairement à celle de Joseph, lequel est considéré comme descendant de David. En effet, l'évangéliste saint Matthieu, racontant l'ascendance de Jésus, termine l'énumération comme suit: «Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle naquit Jésus qu'on appelle Christ.»

La Bible de Jérusalem ajoute la note suivante: «Plusieurs témoins grecs et latins ont précisé: – Joseph, auquel fut fiancée la Vierge Marie qui engendra Jésus; c'est sans doute de cette leçon mal comprise que résulte la syr. sin.*: – Joseph, auquel était fiancée la Vierge Marie, engendra Jésus.»

Ce qui représente forcément un réel problème pour le croyant attaché à la filiation divine du Christ. N'est-il pas tenté, afin d'éviter cet écueil, de croire que Dieu a élu Jésus pour montrer aux hommes la voie à suivre, son exemple, son enseignement, sa Passion jusqu'à la mort sur la croix et la résurrection? En effet, suivre Jésus, avec tout ce que cela comporte, n'est-ce pas la voie de notre salut?

Le dogme de l'Infaillibilité du pape est devenu une pierre d'achoppement pour beaucoup de catho-

* la syr. sin.: la version syriaque sinaïque du manuscrit du Couvent Ste Catherine dans le Mont Sinaï.

liques. Sans revenir sur les erreurs, d'ailleurs reconnues et corrigées, du passé, bornons-nous au temps présent. L'avortement et l'interruption de grossesse à un certain stade, de même que l'euthanasie généralisée sont certainement condamnables. Mais est-il moralement responsable, vu le surpeuplement de la terre, d'encourager des populations pauvres et prolifiques à procréer d'avantage?

D'autre part, le célibat facultatif et non obligatoire, le rôle actif des femmes dans l'Église, leur accession à la prêtrise se heurtent au veto du pape.

Des révisions, même hardies à première vue mais indispensables à une époque où la base commence à réfléchir, permettraient à l'Église d'être acceptée sans réserve par les catholiques de bonne volonté, surtout par les jeunes qui la porteront au XXI^e siècle.

En fin de compte, la crédibilité de l'Église ne gagnera que dans la mesure où elle fera preuve d'ouverture. Sinon, les catholiques de «conscience», insatisfaits de l'immobilisme de la doctrine officielle, finiront par suivre une ligne de conduite morale et religieuse faite sur mesure, et compatible avec la sincérité et le bon sens. L'essentiel, en effet, c'est que le message de Jésus, où l'amour de Dieu passe par l'amour et le service du prochain, ne reste pas lettre morte.

*

A l'apôtre Thomas, qui refusait de croire s'il ne pouvait pas..., Jésus répondit: «Pose ton doigt ici, voici

mes mains; avance ta main et mets-la dans mon côté et ne sois plus incrédule, mais croyant!» Thomas répondit: «Mon Seigneur et mon Dieu!» Jésus lui dit: «Parce que tu me vois, tu crois. Heureux sont ceux qui croient sans avoir vu!» (Évangile selon saint Jean). Nous croyons «sans avoir vu» à la résurrection de Jésus parce que nous croyons qu'il est le Christ élu par Dieu et ressuscité par Lui.

Quant à notre foi en un Dieu créateur, elle est, sans avoir l'évidence d'une preuve scientifique, inébranlable du fait que le monde ne s'est pas créé tout seul. Pour ce qui est de la nature de Dieu, si elle échappe à notre entendement, nous sommes sûrs que l'Esprit créateur aime sa création et toutes ses créatures. Et la part d'esprit que nous avons reçue de Dieu et qui nous apparente à Lui, c'est notre âme immortelle qui tend à s'unir à Lui.

Cette foi existerait même sans l'Église, avec laquelle, cependant, nous croyons en Dieu grâce au privilège d'être nés en Europe, dans une famille catholique. Nés en Arabie, nous adorerions Allah et suivrions les préceptes du Coran. Ce qui doit nous enseigner à la fois la tolérance et la modestie.

Cependant, la seule foi en Dieu ne suffit pas pour faire d'un méchant un innocent. Il faut qu'il accepte ce Dieu qui parle à sa conscience; il faut qu'il agisse conformément aux injonctions de sa conscience, conformément au message de Jésus, s'il est chrétien (ou de Mahomet, s'il est musulman). Or, Jésus est notre guide, et c'est ici que commence le rôle de l'Église.

Son objectif, la fin visée, est sans conteste éminemment noble et pur: la sanctification des fidèles, suivant la voie vécue et enseignée par Jésus. Cet objectif cautionne d'ailleurs sur le plan social une moralité indispensable au bon fonctionnement de la démocratie, basé selon Montesquieu sur la vertu des citoyens.

Les moyens que l'Église emploie depuis ses débuts jusqu'à nos jours, se résument par l'instruction religieuse, la prédication, les sacrements et la prière comme approche et contact direct avec Dieu. Cela s'accompagne d'un certain endoctrinement qui n'est pas sans rappeler celui des systèmes totalitaires, encore que ceux-ci poursuivent un but purement terrestre, sinon athée. Il est indéniable que la fin visée justifie ces moyens, à condition cependant que la fin, l'objectif de l'Église, ne soit pas la survie de l'Église, ni le pouvoir temporel, ni l'emprise totale ou totalitaire sur les âmes des fidèles, et que les moyens soient uniquement inspirés par la tolérance et le véritable amour du prochain. À cet égard, le rôle de l'Église n'a guère été exemplaire dans le passé.

Ces réserves faites, il faut reconnaître au pape le droit et le devoir de veiller à la pérennité d'une institution bimillénaire. Que la majorité des fidèles et beaucoup d'esprits éminents adhèrent à cette démarche de l'Église, n'empêche cependant pas une contestation certaine et grandissante chez bon nombre de catholiques pratiquants et sincères.

* * *

Le curé mit longtemps à s'endormir. Ne devait-il pas, en bon pasteur, s'occuper de cette brebis qui risquait de s'égarer?

J'ai beaucoup aimé *The little Budda* de Bertolucci.

L'aventure incroyable du jeune garçon de Seattle, Jesse, «reconnu» comme probable réincarnation du Lama Dorje, ressemblait à un merveilleux conte de fées.

L'évocation des moines tibétains réfugiés au Bhoutan n'était pas moins fascinante par le côté documentaire du film et par des prises de vue extraordinaires.

Plus captivante encore était la vie légendaire de Siddhârta, racontée et illustrée pour Jesse par les deux moines bouddhistes venus le trouver à Seattle.

Mais ce qui m'a surtout frappé, ce sont certaines analogies que j'ai cru constater entre le futur Bouddha et son cadet de quelque cinq cents ans: Jésus.

La naissance miraculeuse. – La reine Mâià conçut Siddhârta de l'union avec un éléphant blanc. Marie conçut Jésus par l'intervention du Saint-Esprit. Les époux respectifs, le roi et Joseph, n'eurent qu'à entériner le fait accompli.

La confrontation avec la souffrance. – Siddhârta, tenu à l'écart de la tristesse et de la dure réalité, découvre, à la faveur de trois fugues, la misère extrême du peuple, la souffrance, la maladie et la mort. Jésus grandit au sein de sa famille, avant de se consacrer à sa vie publique.

La retraite au désert. – Siddhârta et Jésus trouvent dans le jeûne et les privations la force morale d'af-

fronter le mal. Les deux subissent, sans succomber, les tentations du démon.

Mais c'est en suivant Siddhârta dans sa lutte contre la souffrance que je constatai une différence essentielle entre les deux «prophètes».

Siddhârta s'applique à réduire la souffrance en éliminant ce qui peut la causer: nos désirs, les sollicitations de nos sens. Il arrive à s'en détacher progressivement par la méditation et la négation de toute référence personnelle. Se considérant comme un modeste maillon d'une chaîne infinie d'êtres contingents, «impermanents», il ressent une compassion universelle, englobant tous les êtres. Et c'est au terme de cette lutte incessante de l'esprit contre la matière «contaminante» qu'il pourrait arriver au nirvâna qui mettra fin aux multiples réincarnations, sujettes à la souffrance. Mais en attendant d'arriver à ce stade de Bouddha, d'Éveillé, sa compassion le pousse à continuer sa mission de prédicateur, au service des malheureux.

Alors que Siddhârta tire son enseignement de son expérience personnelle et de la méditation, sans se référer à un Dieu créateur, Jésus fait de ce Dieu la source même de sa mission. Par sa Passion, Jésus assume la souffrance comme une composante inéluctable de la nature humaine. Son précepte de s'oublier soi-même, d'aimer son prochain et même son ennemi, n'ajoute cependant rien aux enseignements de Bouddha.

Ce qui les différencie, c'est la motivation, la voie à suivre et la finalité transcendante.

*

Défini par le Dalai-Lama comme une «science de l'esprit»¹, c'est par la voie d'une ardue discipline spirituelle et par la méditation que le bouddhisme s'attache à libérer l'esprit de l'«ignorance» qui l'aveugle sur les objectifs fallacieux du moi inconsistent, les désirs et les passions, causes de souffrance personnelle et de la souffrance d'autrui. En vertu de la possibilité innée de devenir *bouddha* (illuminé, éveillé), chacun peut, au terme d'une spiritualité progressive, atteindre le nirvâna, où la conscience libérée se fonde dans la Conscience «subtile», «principe créateur premier», selon la métaphysique bouddhiste.²

L'itinéraire suivi par Jésus n'est pas d'ordre philosophique mais d'inspiration morale, religieuse, «lié» à l'existence de Dieu conçu comme Bien suprême. À l'«impermanence» bouddhiste, il oppose l'objectivité de la personne humaine, dont l'âme, le principe spirituel et moral, est appelé à tendre vers la perfection et à se transcender dans l'au-delà. L'«Éveil» de Jésus et de ses adeptes, c'est l'accession à la Lumière éternelle de Dieu.

Par ailleurs, le Dalai-Lama actuel fait preuve d'une souplesse d'esprit et d'un pragmatisme remarquables. Il est disposé, si nécessaire, à adapter les Écritures inspirées par Bouddha et leur enseignement à la situation actuelle, aux exigences de la science, aux besoins d'une humanité menacée, entre autres dangers, par l'explosion démographique, quitte à prendre les mesures nécessaires.³

Quelle différence entre cette mentalité ouverte au changement et l'attitude de l'Église catholique! La formule *Per omnia saecula saeculorum* vise, certes, l'éternité de Dieu. Mais notre Église ne l'entend-elle pas aussi comme la sauvegarde de sa propre pérennité, garantie par le refus d'un véritable renouvellement?

Ce que l'Église pourrait changer, si elle en avait le courage, ne serait-ce pas ce qu'elle a ajouté au message de Jésus? Une telle *metanoia*, un tel changement de mentalité et de conduite pourrait lui regagner la confiance de nombreux catholiques déçus.

En effet, le véritable oecuménisme devrait commencer par réaliser l'entente parmi ceux qui «habitent la même maison». Cette maison, c'est d'abord la communauté de tous les catholiques, qu'ils soient d'accord ou non avec l'Église actuelle.

Une exigence intérieure, à laquelle je ne peux pas me soustraire, me pousse à analyser la foi chrétienne. Avec un double objectif:

d'une part, en débarrassant la foi des fidèles d'un excès de confiance aveugle, passive devant un contenu souvent discutable et irréaliste, les aider à comprendre et à vivre leur religion en chrétiens adultes et responsables;

d'autre part, en m'adressant aux chrétiens qui bouddent l'Église pour des raisons plus ou moins sérieuses, leur faire admettre des vérités essentielles et certaines qui les incitent à rester membres convaincus d'une Église capable de se renouveler.

L'apparition de croyances religieuses depuis la préhistoire prouve le besoin de l'humanité d'admettre quelque chose qui la dépasse. Que ce soient des phénomènes naturels que l'homme divinise, ou l'élaboration d'une théogonie, les critères qui sous-tendent ces croyances, sont généralement plus imaginatifs que rationnels.

En ce qui concerne la religion catholique, peut-on de bonne foi en accepter les éléments irrationnels en souscrivant au paradoxe de Tertullien (ou de saint Augustin): *Credo quia absurdum* (je crois, puisque c'est absurde)?

Nous considérons les croyances des Anciens comme des légendes et traitons leurs adeptes de naïfs. Les dieux grecs, dotés de vertus et de vices humains, comment les Grecs pouvaient-ils croire en ces divi-

nités irascibles et fourbes qui présentaient leurs propres traits portés au paroxysme?

Notre jugement n'est pas moins «éclairé» pour ce qui est des faits miraculeux attribués à Asclépios, Héraclès, Dionysos, Mithra ou Bouddha. Aussi les mythologies anciennes, celle d'Homère, par exemple, se ramènent-elles pour nous au «merveilleux païen» de légendes pittoresques et poétiques, mais inventées.

Qu'en est-il du «merveilleux chrétien»? –

*

En me reportant aux temps de la jeune Église et en me basant sur le message originel de Jésus, je constate que des éléments religieux adventices sont venus s'y greffer dès le début de l'ère chrétienne. Quelle en était l'origine? Ont-ils enrichi ou appauvri la doctrine originelle?

Le fait d'ériger un autel chrétien sur un autel païen, de fixer les fêtes chrétiennes aux dates des fêtes païennes, est plus qu'un symbole extérieur. Cela allait, en profondeur, jusqu'à récupérer au profit du christianisme des croyances païennes existantes, à en assimiler d'importantes: naissance miraculeuse, miracles, souffrance, mort, résurrection, ascension.

Asclépios, Héraclès, Dionysos, Mithra étaient déjà vénérés comme thaumaturges et rédempteurs.

Ce processus de syncrétisme allait de plus en plus s'écarter du message initial de Jésus.

Au temps de l'empereur Constantin, les chrétiens n'étaient plus le groupuscule persécuté de Jésus. Ils devenaient, sous la tutelle des empereurs romains, une force montante, victorieuse, érigée en religion d'Etat.

Dès lors, ce n'était plus l'amour évangélique du prochain, c'était l'intransigeance doctrinale qui inspirait querelles religieuses, condamnations d'hérétiques, ambitions personnelles, pouvoir temporel.⁴

*

Une question métaphysique de première importance est sans doute celle de l'**origine de l'Univers**.

L'Univers est-il éternel, non créé mais existant depuis toujours? Ou bien l'Univers a-t-il été créé par cet «éternel» que nous appelons Dieu?

La première hypothèse, car notre approche ne peut être autre chose, suppose un Univers en perpétuelle évolution, avec, comme étape provisoirement actuelle, le Monde où nous vivons. Il est vrai que dans ce cas, le principe de causalité nous laisse sur notre faim, puisqu'il requiert une toute première cause. Pouvons-nous passer outre et ignorer ce principe logique essentiel de notre intelligence, journellement confirmé par la réalité? L'impasse reste entière, même si nous recourons au terme de mystère pour camoufler le problème.

Dans la deuxième hypothèse, l'éternité de Dieu n'est pas moins impénétrable pour notre intelligence, mais nous l'admettons comme seule possible, puisqu'elle nous aide à expliquer la création de l'Univers qui, lui, ne peut pas être éternel.

Cette cause créatrice, nous l'appelons Dieu sans que nous soyons à même de la définir plus précisément. Hypothèse qui devient article de foi, sinon de certitude, dans les religions dites révélées telles que le judaïsme, le christianisme et l'islam. Elle est la nôtre, avec toutes les conséquences théologiques et pratiques qu'elle entraîne.

Et si, comme troisième hypothèse, Dieu était l'Univers? Ou inversement? Cela résoudrait peut-être

bien des problèmes et expliquerait bien des mystères. – Ce cas de figure ne semble pas nécessairement absurde. N'est-il pas, au fond, celui du bouddhisme?

Revenons aux deux premières hypothèses, afin d'en analyser les possibilités respectives d'assurer à l'homme son plein épanouissement.

L'Univers éternel serait-il matière et esprit? L'esprit serait-il indispensable aux mutations de la matière? Questions sans réponse dans l'état actuel de la science.

Mais la conscience morale, est-elle concevable dans la matière seule? Elle ne peut exister qu'avec un porteur de conscience morale: l'homme.

Dans l'Univers matériel, même éternel, les notions morales de bien et de mal n'ont pas de raison d'être. Il est donc incapable de nous les transmettre.

Alors qu'un Dieu, créateur de l'Univers, en tant qu'Esprit et Conscience morale, peut parachever la création matérielle en transmettant à l'homme une part de son Esprit en même temps que la conscience morale.

L'Univers créé par ce Dieu est, autant que le serait un Univers éternel, conditionné par des lois naturelles, immuables. Et Dieu ne saurait s'infliger un démenti en transgressant ses propres lois, celles qui régissent l'Univers le long d'une création permanente en une suite de cause et d'effets.

Ici, je bute sur une question théologique incontournable: Dieu serait donc limité dans ses possibilités? Ne pouvant agir contre sa propre création, soumise à des lois intrinsèques, il s'ensuit qu'Il n'opère pas de miracle.

Arrivé à cette conclusion, je ressens comme un vertige qui m'empêche de poursuivre.

A l'aube du lendemain, je me suis rappelé une lettre d'un jeune collègue, écrivain et poète, qui me félicitait pour mon article *Croire*. Il se déclarait entièrement d'accord avec l'attitude critique de l'auteur vis-à-vis de l'Église, y voyant le reflet d'une conviction de plus en plus généralisée.

Je me souvins aussi d'un échange de vues avec un collègue abbé, préoccupé lui aussi de l'immobilisme de l'Église, dans des questions de foi et de morale.

Non! Je ne puis m'arrêter à mi-chemin.

Si Dieu pouvait faire des miracles, il serait cruel de sa part de laisser périr des milliers d'êtres humains dans des catastrophes naturelles, sans intervenir. Or, un Dieu cruel est unimaginable pour un être pensant, doué de sens moral. Nous ne pourrions pas croire en lui. Ce serait la fin de toute morale, la loi de la jungle, où le faible serait nécessairement la proie du plus fort.

Les guerres, par contre, relèvent uniquement de la mauvaise «gestion» des hommes. Dieu n'y est pour rien.

Le miracle que Dieu a opéré, c'est la création de l'Univers.

Permanent dans ses effets, ce miracle se manifeste, journallement et constamment renouvelé, à qui-conque accepte d'y être sensible.

C'est la vie, sous toutes ses formes d'éclosion, d'épanouissement et de transformation, la nature merveilleusement harmonieuse, notre cerveau, dont la science découvre de plus en plus la complexité raffinée. C'est aussi le firmament étoilé, un regard d'enfant, une oeuvre musicale, un élan de générosité, de dévouement, de solidarité...

C'est tout ce qui nous aide à conjurer le malheur, à «gérer» le mal dans le monde.

Enfin et surtout, c'est notre incoercible besoin de transcendance, notre foi et confiance en Dieu, qui nous donne la force d'accepter notre destinée et d'y voir un sens.

*

Établies ces notions préliminaires, sans lesquelles l'existence humaine flotte dans un brouillard dépourvu de sens, j'ai mis des semaines à rédiger mon second article, que j'intitulai *Croire (II)*.

J'hésitai longtemps avant de l'envoyer, conscient de mon audace. N'arrivais-je pas à un point de non-retour?

L'ayant finalement expédié à la rédaction de «Nos Cahiers», je connus plus d'un mois d'attente anxieuse. N'en pouvant plus d'incertitude, je soumis mon texte à mon vieil ami J. Sa réponse me rendit confiance et espoir.

Mon imagination, tout ce temps, me dépeignait la réaction des membres du comité de lecture.

Certains s'étonnaient de la hardiesse de mes déductions, tout en reconnaissant dans leur for intérieur que j'exposais des idées certes dangereuses pour la foi chrétienne, mais pas insensées en dernière analyse. Ma bonne foi, cependant, et surtout ma foi en Dieu leur semblaient évidentes.

D'autres étaient franchement scandalisés. N'allais-je pas jusqu'à renier deux mille ans de tradition chrétienne? Nier la divinité de Jésus, nier la Trinité, nier la présence réelle de la chair et du sang du Christ dans l'Eucharistie, nier le bien-fondé de la Rédemption, n'était-ce pas de l'hérésie pure?

En d'autres temps, ç'aurait été...

Un seul membre du jury émit l'avis qu'il serait pour le moins charitable d'essayer de raisonner ce prof dévoyé, de lui faire comprendre l'énormité de ses propositions. Mais cet avocat du diable plaida en pure perte.

Enfin arriva la décision attendue.

«Luxembourg, le 4 juin 1996

Monsieur le professeur,

Lors de sa dernière réunion, le comité de rédaction de „nos cahiers“ a longuement délibéré sur la suite de vos réflexions réunies sous le titre „Croire“ pour finalement conclure à l'unanimité de renoncer à publier votre texte en notre périodique.

C'est au secrétaire de rédaction qu'il incombe de vous informer de cette décision et des motifs de ce refus. La vue très large sur les faits culturels et sur la création littéraire que nous nous efforçons de faire ressortir en „nos cahiers“ ne nous permet pas de nous lancer dans une controverse trop spécialisée, théologique en l'occurrence, d'autant plus que la multitude des thèses et des propos que vous effleurez ne trouve pas toujours son équivalent dans l'argumentation. Ainsi vos réflexions risquent de passer pour provocation aux yeux de bon nombre de lecteurs habitués à un style plus argumentatif et discursif et moins théorique. Or, „nos cahiers“ se voient dans l'impossibilité matérielle de se faire l'endroit d'un débat polémique à caractère théologique allant de réponse à réplique surtout si l'on tient compte du nombre impressionnant de contributions d'éminents spécialistes sur bon nombre de sujets que vous traitez quasi en passant et qui mériteraient chacun séparément une digression très fouillée.

En espérant trouver votre compréhension pour une décision que nous aurions préféré être positive, je vous prie d'agréer, Monsieur le professeur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Pour le comité de rédaction „nos cahiers“

P. S.
secrétaire de rédaction»

* * *

Devant ce refus, je ressentis un certain soulagement.
Ne l'avais-je pas échappé belle? De quoi me mêlais-je?

Le lendemain, pourtant, un sursaut d'amour-propre blessé me poussa à relire le *corpus delicti*.

Croire (II)

Selon le «pari» de Pascal, ceux qui veulent croire, devraient suivre l'exemple de ceux qui ont «gagé pour Dieu». «C'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant lire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire...»

Ce pari, où il n'y aurait rien à perdre et tout à gagner, devrait amener l'incroyant à se familiariser peu à peu avec Dieu, quitte à Le lui faire admettre ultérieurement par la raison et par le coeur.

De nos jours, bien des chrétiens se plient aux signes extérieurs de la foi, mais ils n'ont cure d'aller au-delà.

Quoi de plus confortable, en effet, que la routine avec ses gestes familiers et rassurants? Elle nous épargne stress, doutes et problèmes. Si elle est religieuse, elle nous rend en plus superficiels, indifférents au contenu même de la religion.

Notre routine à nous, que nous soyons catholiques pour la forme ou catholiques convaincus, ne se borne pas à suivre rites et traditions religieuses; elle nous amène, et cela touche au contenu même de la religion catholique, à affirmer dans le Credo de la messe des propositions ou postulats auxquels nous avons de la peine à adhérer par le coeur et par la raison.

La pire routine, cependant, c'est notre lassitude, indifférence ou lâcheté. À quoi bon troubler «l'eau qui

dort» dans cette religiosité qui nous berce, pourquoi crever le cocon Église, où pourtant nous avons souffert moralement pendant longtemps, à quoi bon ameuter ceux qui font bonne mine à mauvais jeu?

Mais quand il s'agit de chercher la vérité, l'«Esprit souffle où il veut».

*

L'existence d'un Dieu créateur répond à une exigence impérieuse de notre raison et de notre conscience morale. Et l'athée, s'il est sincère, aura de la peine à trouver une autre explication à l'existence de l'Univers et à la voix intérieure qui régit sa conscience.

Bien que Dieu soit un mystère pour nous, nous postulons qu'il est «un», «unique», sinon il ne pourrait être la source de tout. En créant l'Univers, Dieu l'a ordonné selon les «lois de la nature» qui en déterminent l'évolution. Création qui, depuis l'acte créateur, est permanente dans ses effets.

Quant aux concepts de bien et de mal, ils n'apparaissent qu'avec l'homme, capable du meilleur et du pire. Face à la nature généreuse et destructrice à la fois, face aux réalisations prodigieuses du genre humain comme à ses égarements les plus pernicioseux, nous avons du mal à accepter une Création aussi contradictoire. Mais ce qui nous scandalise au plus haut degré, ce sont les millions de malheureux, victimes innocentes des cataclysmes naturels, des épidémies et des guerres et génocides. Nous cherchons

un responsable et nous allons jusqu'à accuser Dieu de se désintéresser de l'humanité souffrante, d'être indifférent, impuissant, cruel.

Mais les lois naturelles qui régissent le cosmos tout entier en une harmonie universelle, peuvent-elles être suspendues, renversées par le Créateur qui les a instituées?

S'il pouvait mettre un terme aux terribles catastrophes naturelles qui font des victimes innombrables, et qu'il ne le fît pas, il serait cruel. Pourtant, l'Église croit, entre autres miracles, à la Conception de Jésus par le Saint-Esprit ainsi qu'à celui quasi permanent, pendant la messe, du pain et du vin changés en corps et sang du Christ.

Y aurait-il pour Dieu deux poids, deux mesures, selon qu'il s'agit de l'Église ou de l'humanité tout entière?

Vu sous cet angle, le mystère de Dieu resterait entier, et le problème du mal dans le monde semble loin d'être résolu. – Est-ce une raison pour se laisser aller à un découragement stérile, au scepticisme ou au fatalisme? À l'encontre de cette attitude paralysante, le chrétien recherche la source de cette lumière qui se reflète dans sa conscience. L'image qu'il s'en fait est forcément anthropomorphe: il «moralise» Dieu, qui par conséquent, doit être bon.

*

Aimer Dieu, c'est, pour les simples mortels que nous sommes, aimer la source du Bien que nous aimons, parce que nous redoutons et rejetons le Mal.

Quant au «mal dans le monde», auquel Dieu nous soumet, c'est à nous de le gérer de notre mieux, grâce à nos facultés intellectuelles et morales ainsi qu'aux progrès scientifiques, à l'aide humanitaire...

Sur le plan individuel, Jésus nous exhorte à «porter notre croix». Il nous donne une leçon de courage et, s'il le faut, de résignation, nous associant de la sorte à sa propre Passion. En dernière analyse, seule une confiance totale en Dieu peut nous aider à garder l'espoir.

Aimer Dieu d'amour, «de tout notre coeur, de toute notre âme et de toutes nos forces», pour Lui-même, nous paraît parfois difficile quand Il nous enlève des être chers.

Heureusement que nous avons l'«échappatoire» de faire le bien à nos semblables, même à nos ennemis, de les aimer. C'est par ce biais que nous aimons Dieu. En agissant de la sorte, nous éprouvons une satisfaction, un bonheur qu'il serait simpliste de taxer d'égoïsme. Le bien engendre le bien, et la communauté humaine ne saurait se passer de la solidarité, de la générosité et de la charité, fondées sur l'amour du prochain. Le bonheur, auquel nous aspirons tous, est donc d'autant plus complet et plus pur que nous arrivons davantage à nous oublier au profit de notre conjoint, de nos enfants et du prochain au sens le plus large. Un tel oubli de soi trouve son meilleur fondement dans l'amour, reflet de Dieu conçu comme Bien suprême.

L'amour de Dieu et l'amour du prochain, les Huit Béatitudes, sans oublier le Décalogue, voilà le contenu de la loi-programme proposée par Jésus aux hommes de bonne volonté.

Il a chargé ses apôtres et ses disciples de prêcher la Bonne Nouvelle, ce qui constitue la mission de l'Église.

*

En guise de transition, une mise au point semble ici indiquée. La formule «Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit» introduit généralement nos prières. L'Ancien Testament l'a, bien entendu, ignorée. Jésus ne l'emploie pas quand il enseigne la manière de s'adresser à Dieu notre Père. Pour lui, comme pour les juifs de l'Ancien Testament, Dieu est l'Unique. La Trinité est inconnue.

D'autre part, Jésus ne dit jamais qu'il est Dieu. S'il se dit Fils de Dieu, n'était-ce pas une appellation réservée dans l'Ancien Testament aux rois d'Israël et, d'une manière générale, donnée à tout homme juste qui fait la volonté de Dieu?

Il se dit aussi Fils de l'Homme.

Quant à l'Esprit saint, dont Jésus promet l'assistance à ses fidèles, il ne parle pas expressément d'une personne divine, consubstantielle à Dieu le Père, mais de l'Esprit de Dieu qui éclaire et guide tout homme dans sa recherche de la vérité et de la vertu.

*

Il est difficile d'imaginer doctrine plus cohérente, plus simple et plus claire que celle enseignée par Jésus. Dès lors s'impose la question de savoir à quel moment et pour quelles raisons la jeune Église a jugé ce «programme» insuffisant, sinon erroné ou simpliste.

Il y a quelque deux mille ans, le monothéisme ju-daique avait à faire face à des cultes polythéistes, tous marqués par l'irrationnel et le mystère. Du foisonnement des divinités égyptiennes, sumériennes, grecques, iraniennes émergeaient triades, demi-dieux issus de l'union d'un dieu et d'une mortelle, vierges-mères, jugement dernier.

Cette tendance à l'irrationnel ne pouvait pas rester sans conséquences pour la jeune Église.

En effet, l'enseignement de Jésus, empreint de simplicité et de clarté, pouvait-il attirer une foule contaminée par l'environnement de l'époque? Ce qui lui manquait, c'était l'impact du mystère, d'une emprise totale sur les fidèles. Le message de Jésus s'adressait aux hommes de bonne volonté. Il n'avait rien de contraignant ni de mystérieux. Alors qu'une doctrine plus «compliquée», axée sur le mystère, mais cohérente, bénéficierait d'une acceptation plus suivie.

Il y eut alors, «inspirée par le Saint-Esprit», élaboration d'une doctrine basée sur le Péché originel, la Trinité et la Rédemption. Mais Jésus, dans les  vangiles mêmes, n'a parlé ni du Péché originel, ni de la Trinité, ni de son rôle de Rédempteur.

La rédaction des évangiles commence après une trentaine ou une quarantaine d'années au moins de tradition orale. Sur cette toile de fond nécessairement vague, il fallait reconstruire la vie de Jésus. Avec la meilleure volonté du monde, la réalité des faits et gestes de Jésus était difficile à reconstituer, *a fortiori* ses paroles.

Pourtant, abstraction faite de divergences incontestables entre les quatre évangélistes, tout est raconté sans la moindre hésitation, sur un ton de certitude absolue. Des scènes comme l'Annonciation et la Conception par le Saint-Esprit prennent une signification primordiale, déterminante pour la suite.

D'après les évangiles, Jésus prononça, lors de la Cène, les paroles suivantes: «Prenez et mangez-en tous! Car ceci est mon corps. – Prenez et buvez-en tous! Car ceci est le calice de mon sang, le sang de l'Alliance nouvelle et éternelle (le mystère de la foi) qui sera versé pour vous et pour la multitude des hommes en rémission des péchés. Toutes les fois que vous ferez cela, vous le ferez en mémoire de moi.»

Par ces paroles, Jésus assume sans équivoque son rôle de Rédempteur. Mais ce n'est pas d'un mythique Péché originel qu'il va nous racheter. C'est de nos péchés personnels qu'il se montre solidaire par sa Passion, en tant que représentant de tous les hommes et comme médiateur entre Dieu et les hommes.

L'Église voit dans la Cène l'institution du sacrement de l'Eucharistie. Or, ayant prononcé les paroles

«Mangez-en tous... Buvez-en tous», Jésus n'exclut pas Judas, auquel il offrit le pain et le vin. Cependant, selon la morale enseignée par l'Église, Judas n'était pas «digne» de communier.

La recommandation de Jésus de répéter le partage du pain et du vin doit rappeler aux communiantes sa Passion et leur assurer la grâce d'avancer sur la voie de la sanctification.

Le mystère de la foi, n'est-ce pas la conviction intime du croyant de s'associer de toute son âme à l'action salvatrice de Jésus, en suivant son exemple?

*

Jésus, élu Christ (l'Oint) par Dieu, vit parmi les siens, reconforte, souffre et meurt sur la croix, à notre place.

Si Dieu l'avait ressuscité avec son corps physique, il aurait fallu le «faire disparaître», une fois sa mission accomplie. D'où son Ascension «corps et âme». Mais le Ciel n'est pas un lieu concret, capable de loger des corps. Pour la même raison, la Résurrection de la chair, selon le Credo, de même que l'Assomption de la Vierge ne sont pas crédibles.

Le «ressuscité» a pu apparaître comme corps sublimé, astral, sans le substrat physique. Il entre par des portes fermées. Il ranime la foi chancelante de ses disciples.

Que Thomas ait pu toucher la main de Jésus serait conciliable avec l'hypothèse d'une apparition sans corps concret.

Quoi qu'il en soit, il est évident que le nouvel élan des apôtres et disciples, abattus par la mort du Maître, ne s'explique pas sans leur certitude de sa Résurrection.

*

L'hypothèse d'un Jugement dernier, qui aurait lieu à la fin des temps, présuppose un long délai (après notre mort) qu'il fallait «meubler». D'où le purgatoire, extensible, ou alors l'enfer éternel. Le ciel immédiat était peu probable, il était certain pour Jésus seul.

Quant au retour du Christ glorieux, justicier au Jugement dernier, est-il compatible avec ce Jésus humble, qui n'est pas venu pour juger mais pour réconcilier l'homme avec Dieu?

Seul juge est Dieu, et Il juge l'homme tout au long de sa vie et à l'heure de sa mort. Un jugement au jour dernier ferait double emploi et ne saurait corriger ce que Dieu a déjà décidé. Alors que le jugement à l'heure de sa mort justifie Jésus ressuscité en Dieu, préfigurant notre propre ascension à la lumière de Dieu.

Aussi Jésus dit-il au larron repent, crucifié avec lui: «Aujourd'hui même, tu seras avec moi au Paradis.»

Si l'évangéliste saint Matthieu (et lui seul) évoque le Jugement dernier, il ne fait que s'aligner sur des croyances admises dans d'autres religions contemporaines.

La croyance au purgatoire incite les fidèles à faire célébrer des messes pour leurs défunts. C'est une tra-

dition fort respectable. C'est aussi une source de revenus non négligeable pour l'Église.

Que penser de l'enfer?

Que l'âme d'un malfaiteur soit condamnée à une peine éternelle serait contraire à la clémence infinie de Dieu. N'a-t-Il pas créé cette âme immortelle pour qu'elle vive éternellement dans Sa lumière?

Aussi l'enfer, ou plutôt le purgatoire que le criminel devra subir, ne se situe pas dans un hypothétique lieu et temps de l'au-delà, puisque l'éternité est en dehors des concepts de lieu et de temps.

L'éternité «baigne» l'homme dès l'instant de sa mort, dans une illumination fulgurante qui lui fait prendre conscience de l'abomination de ses méfaits, de manière à lui faire regretter douloureusement ses fautes commises. Ce repentir sincère ne peut pas ne pas lui valoir le pardon de Dieu, qui est amour. C'est cette épreuve purificatrice qui habilite son âme à entrer dans la lumière éternelle de Dieu.

Jésus mort sur la croix est ressuscité, éveillé à l'éternité par Dieu au moment même de son trépas. Il est le garant pour tous les hommes, avant et après lui, de leur éveil, après la mort, à la vie éternelle.

Ayons confiance en l'amour de Dieu!

*

Outre l'aura irrationnelle recherchée par la jeune Église, il y eut, au cours des siècles, une démarche plus efficace encore pour s'assurer une emprise totale sur les âmes des fidèles.

Alors qu'au sixième commandement du Décalogue, Dieu interdit l'adultère et, au neuvième, de «convoiter la femme du prochain», alors que Jésus s'en tient à ces deux interdictions, tout en ne se gênant pas de s'entourer de femmes disciples et de se compromettre aux yeux des pharisiens avec Madeleine, la prostituée, l'Église s'autorisait à faire mieux.

Était proclamé péché d'impureté tout ce qui se rapporte à la sexualité, même au sein du mariage. La jouissance sexuelle devenait synonyme de péché grave.

On ne saurait imaginer moyen plus sûr pour asservir, par la crainte de l'enfer, la nature humaine en lui retranchant une composante essentielle.

Le sens même de la Béatitude «Heureux les coeurs purs!» a été longtemps dévoyé au profit de la seule chasteté, alors qu'elle vise des qualités d'intégrité morale, le refus de calculs égoïstes et trompeurs, la pureté des intentions.

Cette attitude autoritaire de l'Église a réussi à museler la majorité des fidèles durant des siècles, imposant aux contrevenants la «navette» des confessionnaux...

Elle a surtout réussi à dégoûter des pratiques de la religion un grand nombre de gens bien pensants qui, en dépit de leur déception, n'en ont pas moins continué à croire sincèrement en Dieu et au message de Jésus.

Si beaucoup ont perdu toute foi, l'Église y est pour quelque chose.

D'ailleurs, l'attitude générale de l'Église n'a pas tardé, au cours des siècles, à s'écarter de la mansuétude de Jésus s'adressant à Thomas l'incrédule: «Heureux ceux qui croient sans avoir vu!» L'adhésion à la foi est ici laissée au libre choix de celui qui veut croire et, pour cela même, est proclamé heureux. Jésus n'a pas condamné son disciple, il lui a même tendu la perche de l'évidence en lui faisant toucher la plaie de sa main.

Comme membres de l'Église, nous sommes soumis à un autre régime, notre foi étant prescrite par une autorité absolue. Le doute, et même la discussion en matière religieuse furent longtemps interdits, contenus par la menace de l'enfer et de l'excommunication.

Les commandements de l'Église ont largement dépassé en rigueur le Décalogue et les préceptes de Jésus.

Les dogmes ont été proclamés au mépris du bon sens et de la raison.

Si ce système totalitaire a pu survivre jusqu'à nos jours, il le doit sans aucun doute au «mystère de la foi», au besoin de transcendance des fidèles, désireux d'adorer Dieu et de suivre Jésus envers et contre tout.

*

Face à ces aspects négatifs, dus à des déficiences humaines, il faut mettre en balance les grands mérites de l'Église.

Son influence éminemment civilisatrice, incomparable surtout dans les domaines de l'architecture, de

la peinture, de la musique sacrée. À la gloire de Dieu et pour l'édification des fidèles, les plus grands artistes ont créé des chefs-d'oeuvre qui représentent pour l'humanité actuelle et future un trésor culturel inestimable.

De même, le rôle éducatif et caritatif de l'Église a été exemplaire au cours des siècles.

Ce qui l'a été moins, malheureusement, c'est le pouvoir temporel exercé pendant des siècles par une Église combattante, arbitre du sort d'empereurs, de rois et de peuples. Ce sont les Croisades, l'Inquisition, la conquête missionnaire des peuples d'Amérique, les abus de la simonie et des indulgences, les schismes...

«Quid tibi feci...?» (Qu'est-ce que je t'ai fait...?)

N'y a-t-il pas lieu d'imaginer Jésus s'adressant de la sorte à l'Église?

*

Notre époque «éclairée» veut expliquer et comprendre.

Si elle reconnaît le mystère de Dieu, elle n'en est pas moins allergique à toute sorte d'obscurantisme, fût-il religieux. Or, la doctrine de l'Église recourt au mystère et à l'irrationnel avec un autoritarisme inacceptable pour la majorité des catholiques actuels.

Il est vrai que beaucoup de catholiques observent les commandements de l'Église pour la forme, mais sans conviction et souvent par intérêt.

La jeunesse, éprise de sincérité, tend de plus en plus à refuser le carcan des obligations religieuses, et par cela même, risque de rejeter en bloc toute foi et tout idéal.

Enfin, combien de membres du clergé doivent être «écartelés» entre ce qu'ils sont tenus de prêcher et ce qu'ils croient sincèrement? Tel curé de campagne, n'a-t-il pas invité ses ouailles à proposer un nouveau Credo?

*

Serait-ce aux laïcs de renouveler l'Église?

«Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.» – Les «portes de l'enfer», c'était plus d'une fois l'Église elle-même. Raison de plus pour que, après deux mille ans d'existence, elle se demande humblement et sincèrement si elle gère au mieux, pour les fidèles du siècle à venir, la cause de Dieu représentée par Jésus.

Ce qui, de toute façon, sera indispensable, c'est que nous puissions adorer Dieu en parfaite communion de confiance et d'abandon avec l'Église. Que les fidèles, libérés de la peur et de contraintes injustifiées, puissent exercer leur religion dans la joie, convaincus qu'elle est la meilleure possible parce qu'elle vise l'idéal le plus pur de l'humanité: le service et l'amour du prochain.

* * *

Je ne découvrais rien dans ce texte qui ne correspondît à mon besoin absolu de vérité. Je savais bien

que «toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire» et que «ce n'est que la vérité qui blesse». Je n'étais pas moins certain de ma foi en Dieu, de mon attachement inconditionnel à la personne de Jésus et à son message. Convaincu de la mission salvatrice de l'Église, je ne doutais pas un instant d'en être un membre loyal, sincère, ouvert à l'esprit de Dieu, qui ne pouvait pas vouloir que l'Église reste figée, face aux exigences raisonnables de l'humanité d'aujourd'hui et de demain.

*

Ce dimanche-là, la Lecture était tirée de l'Épître de Paul aux Éphésiens. Lecture qui m'incitait à voir d'un peu plus près ce fameux **chemin de Damas**.

En voici les passages essentiels:

«C'est ainsi qu'Il nous a élus en Lui, dès avant la création du monde... déterminant d'avance que nous serions pour Lui des fils adoptifs par Jésus-Christ... En lui, nous trouvons la Rédemption par son sang, la rémission des fautes, selon la richesse de Sa grâce, qu'Il nous a prodiguée en toute sagesse et intelligence... Il nous a fait connaître le mystère de Sa volonté, ce dessein bienveillant qu'Il avait formé en Lui par avance, pour le réaliser quand les temps seraient accomplis; ramener toutes choses sous un seul Chef, le Christ, les êtres célestes comme les terrestres...»

Ce «plan divin du salut», Paul affirme en avoir eu la révélation sur le chemin de Damas.

À mon humble avis, tout homme qui croit en Dieu, croit par cela même en un plan divin du salut: n'est-ce pas en se fiant à l'amour et à la miséricorde de Dieu qu'il attend le salut de son âme immortelle? S'il commet des péchés, et qu'il s'en repente, il peut espérer le pardon de Dieu.

Le plan divin du salut présenté par Paul aux Éphésiens suit un scénario bien différent.

C'est par le sang de Jésus-Christ, le Rédempteur, que nous serions pour Dieu des fils adoptifs. L'homme était donc forcé de pécher, sinon la Rédemption était superflue. Et Dieu, tout en condamnant et sanction-

nant le péché, **devait** le «programmer», afin de donner à son Fils l'occasion de racheter les pécheurs par son sang.

Sans péché, pas de Rédemption, pas de Rédempteur.

Cela reviendrait-il à dire: «Sans péché, pas de Fils de Dieu?»

Selon le plan de Paul, il fallait donc que la «fin» (le Rédempteur) justifie les «moyens» (les péchés) afin que «toutes choses puissent être ramenées sous un seul chef, le Christ, les êtres célestes comme les êtres terrestres».

✱

N'est-il pas aberrant et téméraire de prêter à Dieu un dessein aussi tortueux et contradictoire?

Aussi Tertullien (ou Augustin?) ne trouve-t-il pas mieux que de proclamer: «*Credo quia absurdum*» (Je crois puisque c'est absurde).

Ce qui paraît plus grave, l'*Exsultet* de la Vigile Pascale renchérit sur le même thème:

«*O inaestimabilis dilectio caritatis: ut servum redimeres, Filium tradidisti. O certe necessarium Adae peccatum, quod Christi morte deletum est! O felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere Redemptorem!*» («O excès incompréhensible de votre charité: pour racheter l'esclave, vous avez livré votre Fils. O indispensable péché d'Adam, qui a été effacé par la mort du Christ! O heureuse faute, qui nous a valu un tel et si grand Rédempteur!»)

Jésus ignore tout d'un pareil plan du salut. Il se contente de nous exhorter à faire la volonté du Père et à aimer notre prochain plus que nous-même.

Sa vie et sa Passion sont un témoignage éclatant, une mise en pratique intégrale de son enseignement.

Pour Paul, le visionnaire, ce Jésus, obéissant au Père jusqu'à la mort sur la croix, devient «le Christ, le seul Chef des êtres célestes et terrestres».

Aussi n'est-ce pas Jésus mais Paul, bien plus que Pierre, le fondateur de l'Église. Laquelle, continuant sur cette lancée, en oublie le Jésus des origines au profit du Christ, «*Solus sanctus, solus Dominus, solus Altissimus*» (dans le Gloria).

Et Dieu le Père n'est-il pas réduit à la portion congrue?

* * *

Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem, factorem caeli et terrae, visibilium omnium, et invisibilium.

Le mystère d'un Dieu créateur, nous y croyons avec tous les monothéistes.

La suite du Credo, cependant, dépasse ce mystère par des propositions pour le moins énigmatiques.

Et in unum Dominum Jesum Christum, Filium Dei unigenitum.

Que Dieu puisse avoir un Fils, nous sommes tout prêts à le croire sur la foi d'une autorité omnisciente.

Jésus avait, entre autres, un frère, Jacques, qui joua un rôle important parmi les disciples après la mort de Jésus.

Et ex Patre natum ante omnia saecula.

Le Père doit exister avant le Fils, même s'ils sont reportés «avant tous les siècles». Sinon, les deux termes Père et Fils sont employés à contresens.

Genitum, non factum.

Quelle est la différence?

Consubstantialem Patri.

Il y a donc identité entre le Père et le Fils?

Per quem omnia facta sunt.

Tout a été créé par Lui, donc aussi le Fils. Non! Il a été engendré.

Comprenez qui pourra! L'Église dit que c'est un mystère qui dépasse l'entendement. Et c'est bien cela.

C'est le concile de Nicée (en 325), convoqué et présidé par l'empereur Constantin, en l'absence du pape, qui a formulé ces thèses.

On doit se demander à quelle source les Pères conciliaires ont puisé la connaissance et la compréhension de ces mystères inconcevables pour l'intelligence humaine. Ils ont dû faire preuve d'une sacrée audace pour faire des assertions qu'ils ne pouvaient comprendre eux-mêmes.

Tout le Credo (à l'exception de la première proposition), fixé aux conciles de Nicée (325) et de Constantinople (381), ne procède-t-il pas de ce même esprit omniscient et thétique?

Comment expliquer une manière de légiférer aussi étrange?

Les hérésies condamnées par l'Église peuvent fournir une première clef.

L'*ébionisme*, répandu chez les judéo-chrétiens du premier siècle, affirme que le Christ est un simple homme, né de Joseph et de Marie, qu'il est un prophète mais pas le Fils de Dieu.

L'*arianisme*, condamné aux conciles de Nicée et de Constantinople, prétend que le Fils n'est pas consubstantiel au Père qui l'a engendré, qu'il est un dieu second et subordonné.

Une autre clef sans doute aussi révélatrice réside dans la volonté de l'Église de s'assurer une emprise efficace sur les chrétiens.

Leur proposer un Credo irrationnel et contraignant, formulé en latin, langue ignorée de la grande masse, c'était leur faire accepter un texte d'autant plus sacré à leurs yeux qu'ils n'en comprenaient pas les thèses énoncées.

Leur foi en Dieu, ce réel mystère, les avait préparés à admettre, sans réserve, les propositions pleines de mystère du Credo.

D'ailleurs, les opposants risquaient d'être traités d'hérétiques et excommuniés.

Ce qui est étonnant et affligeant dans le Credo, c'est qu'on y cherche vainement la moindre allusion au message d'amour de Jésus et à sa vie exemplaire.

Alors que Ponce Pilate, le responsable de la crucifixion de Jésus, y mérite une mention spéciale qui lui vaudra une renommée universelle.

Quant à la Trinité, elle est manifestement le principal et peut-être le seul obstacle à toute entente avec le judaïsme et l'islam.

«Que ta volonté soit faite!» – Dieu notre Père veut-il vraiment un désaccord aussi dérisoire et profond entre ses enfants qui l'adorent sous des noms différents?

*

Au cours des semaines suivantes, j'ai essayé de tirer des conclusions pratiques de mon analyse.

Ce qui me préoccupe surtout, c'est la pratique religieuse. Et ici, la prière me semble primordiale.

Comment conviendrait-il de prier?

«Demandez et vous obtiendrez!»

Serait-ce une promesse en l'air, cette invitation de Jésus à la prière? C'est du moins ce qu'elle nous paraît souvent lorsque nous ne sommes pas exaucés. Ayant mis toute notre confiance en Dieu, en sa bonté et sa toute-puissance, nous nous sentons frustrés par l'insuccès de nos prières. En quoi aurions-nous démerité?

Si nous sommes sincères, nous découvrons aisément que la plupart de nos prières ont pour objet notre bien personnel. Est-ce qu'elles méritent vraiment d'être exaucées quand elles sont à tel point entachées d'égoïsme?

Même dictées par la sollicitude pour une personne gravement malade, elles prétendent souvent obtenir, au prix d'un miracle, une guérison impossible, vu l'évolution inexorablement naturelle de cette maladie. Dieu n'intervient pas dans des cas où des milliers d'humains périssent dans des cataclysmes naturels. De quel droit pourrions-nous demander son intervention dans nos misères personnelles?

Jésus a subi la souffrance et la mort. S'il a prié le Père d'«écarter ce calice», c'est qu'il partageait notre nature, réfractaire à la souffrance. Mais en sur-

montant sa peur, en sacrifiant sa vie même, il nous a montré la voie à suivre: «Que ta volonté soit faite, et non la mienne!»

C'est avec cet abandon de soi-même qu'il convient de prier. Le «miracle» demandé – et accordé –, c'est notre mise en condition d'une acceptation confiante. C'est la grâce de la sérénité, même devant l'impasse d'un espoir égoïste, irréaliste et irréalisable.

Du coup, nous nous sentirons capables de donner un sens nouveau à notre prière. Au lieu de mendier pour nous, nous remercions Dieu de tout ce qu'il nous accorde: vie, santé, amour, amitié et même épreuves.

Le «mal dans le monde», nous le voyons alors contrebalancé par la bonté, la générosité, la solidarité et le dévouement, les progrès scientifiques. Notre prière sera adoration du Dieu créateur de l'Univers, de la nature avec toutes ses merveilles...

Prier, au sens plus large, c'est aussi penser à Dieu, à nos semblables, à nos défunts, dont l'âme en paix nous accompagne ici-bas.

C'est aussi travailler, accomplir honnêtement notre tâche au service de la communauté.

Prier à l'église, en communion d'adoration de Dieu, développe chez les assistants l'esprit de cohésion et d'amour mutuel, ferment indispensable pour une religiosité partagée.

L'invocation des saints devrait passer du «Priez pour nous!» à une communication familière et fructueuse, nous incitant à marcher sur leurs traces.

De «pauvres pécheurs» à genoux, nous deviendrions des chrétiens fiers de notre condition d'amis de Dieu, tout en restant conscients de nos faiblesses.

Si la prière nous paraît souvent vieux jeu de nos jours, c'est que notre confiance en Dieu n'est plus entière. Sous nos latitudes «occidentales», favorisées par une aisance, un bien-être inconnus dans des régions sous-développées et durement éprouvées par la pauvreté, les guerres et les catastrophes naturelles, nous sommes enclins à oublier Dieu.

Réapprenons à penser à Lui, à oublier nos préoccupations égoïstes, notre attachement à l'argent! Réapprenons à partager!

Prenons le temps d'un moment de recueillement dans notre vie stressée! Ce sera une pensée adressée à Dieu, une prière d'adoration et de remerciement.

*

À voir pendant la messe presque toute l'assistance affluer vers le prêtre (ou le laïc) pour **communier**, on ne peut qu'admirer un tel élan de piété. Que l'immense majorité des communicants ne se soit pas confessée, témoigne en plus d'une évolution positive, d'une mentalité d'adultes responsables.

Serait-il cependant exclu d'y voir une banalisation routinière, peut-être même une manifestation de notre «boulimie» de la consommation, allant jusqu'à celle de l'hostie consacrée?

Non! Voyons-y plutôt un repas (*cena*) pris en commun par toute l'assistance pour commémorer la

Cène, conformément à l'invitation de Jésus: «Faites cela en mémoire de moi!»

En répondant «Amen!» à «Le Corps du Christ», j'affirme par là croire à la présence réelle de Jésus, comme deuxième personne de la Trinité, dans le pain béni.

Cette foi me remplit de gratitude et de paix. Je m'abandonne entièrement à cette grâce qui m'est accordée. Elle m'accompagne, j'y trouve un remède à mes problèmes personnels. Je ressens une espèce d'euphorie que je perpétuerais avec délice, même si tout s'écroulait autour de moi. En un mot, ma béatitude est quasi parfaite.

N'est-elle pas surtout égoïste? Y compris l'élan d'amour envers Jésus et Dieu le Père.

Ce que j'oublie souvent, c'est la vie de Jésus, son message, sa Passion; c'est surtout mon prochain, au nom duquel il a vécu et souffert, comme frère de tous ceux qui souffrent.

Ma communion n'est pas loin d'être une panacée, une sorte d'anesthésique.

Si, par contre, je vois dans la communion un rappel actif de la Dernière Cène, en me remémorant avec émotion et gratitude les paroles, les actes et la Passion de Jésus, l'homme par excellence, je m'efforcerai de suivre son exemple. Conscient de ma faiblesse, je m'efforcerai de me vaincre et de progresser dans la voie de ma sanctification.

Je m'identifierai de **plus en plus** avec Jésus, que Dieu a élu pour me **montrer** le chemin. Je l'aimerai davantage et j'aimerai Dieu qui nous l'offre comme médiateur.

Ma communion sera un fortifiant dans la mesure où j'y mettrai du mien, **non plus** seulement une grâce divine, mais un acte **réfléchi**, **non plus** une routine pieuse, apaisante et passive.

Au moment de recevoir l'hostie, ma réponse sera un «**Merci!**» sincère et confiant qui m'engage à mener **une** vie qui ne soit plus **confinée** à ma sphère personnelle, **mais ouverte** sur le sort de mes semblables, sur l'amour **actif** du prochain.

*

Quel beau sermon! Quelle **noblesse de sentiments** dans ces paroles édifiantes! **J'en** ressens un **haut-le-cœur** d'ironie, d'amertume. Je me **rappelle** **cette** vieille amie, veuve inconsolée, infirme et **découragée**, dont j'**aurais pu** remonter le moral, ne fût-ce que le temps d'une visite.

Négligence **inexcusable**, qu'un regret inutile ne rachète pas.

Le souvenir de cette inertie **coupable** m'amène à examiner les divers penchants égoïstes qui nous sollicitent, **les tentations**.

Cela peut être l'envie de convoiter la femme d'autrui. Or, l'adultère **étant** contraire aux droits les **plus** élémentaires du prochain, le contrevenant se rend

coupable d'une faute grave devant Dieu et devant les hommes bien pensants.

Gagner de l'argent au détriment d'autrui est condamnable. Pratiquée sous toutes sortes de formes, cette malhonnêteté est entrée dans nos mœurs au point d'être souvent considérée comme une prouesse. C'est la tentation la plus répandue et la plus pernicieuse de notre société de consommation. Larvée, elle prend possession de toute la personne, la rendant insensible à la générosité et à la solidarité.

Il en est de même du pouvoir, qu'il soit économique, politique ou moral, s'il s'exerce au détriment des plus faibles.

Quant à la tentation «de la chair», bête noire de l'Église, qui en a fait abusivement la tentation majeure, elle est tout au plus une faiblesse, sinon une affaire personnelle, tant qu'elle n'entraîne pas une atteinte au bien-être physique ou moral d'autrui.

C'est la seule tentation, d'ailleurs, dont Jésus n'a soufflé mot.

On peut admettre que chacun connaît sa tentation.

Que ce soit l'infidélité et l'adultère, l'âpreté au gain ou le goût du pouvoir abusif, chacun en est seul responsable. Et la formule «Ne nous soumetts pas à la tentation!» ne saurait charger Dieu de notre faiblesse. Il n'y est pour rien. Seul un minimum de bonne volonté, un minimum d'amour du prochain nous aidera à résister à nos tentations.

Après m'être laissé aller à cette digression, il me reste à cerner de plus près un problème essentiel de la religion chrétienne: celui de **la souffrance**.

Souffrir n'est pas une bonne chose en soi. Notre nature s'y oppose, elle nous fait rechercher notre bonheur. Il est vrai qu'aucun être vivant n'est à l'abri de la souffrance. Mais la réduire dans la mesure du possible, c'est notre droit, et même notre devoir dans les cas où nous pouvons l'éviter à nos semblables ou à tout être vivant.

À l'opposé du bouddhisme, notre religion va jusqu'à prôner la souffrance comme moyen de sanctification afin de nous faire gagner le bonheur dans l'au-delà. Elle tire ainsi profit de l'aspiration au bonheur des hommes, surtout des malheureux, pauvres et opprimés, qui y voient une consolation bienvenue dans «cette vallée de larmes».

Jésus n'a pas aimé la souffrance. Elle lui a été imposée par la méchanceté des hommes qui ont vu en lui un trouble-fête, un agitateur dangereux pour la caste des prêtres juifs et pour la domination romaine.

Admettre que Dieu soit responsable de sa souffrance, qu'Il l'ait «programmée», ce Dieu qu'il aime et enseigne au prix de sa vie, paraît insoutenable. Ce Dieu qui est amour, pourrait-il trouver «satisfaction» à faire souffrir Son Fils?

Une telle croyance nous ferait régresser vers le paganisme, retomber sous la coupe des dieux sanguinaires qu'il fallait apaiser par le sang de victimes propitiatoires.

Jésus est pour nous à l'origine d'une religion nouvelle, qui corrige celle de l'Ancien Testament. Pour lui, Dieu est amour. Même s'il n'avait pas souffert sa Passion, jusque sur la croix, s'il était mort de mort naturelle, sa mission, sa vie, son enseignement et son message d'amour n'auraient pas manqué leur impact incomparable sur l'humanité depuis deux mille ans.

Sans vouloir minimiser sa Passion, il faut reconnaître que bien des hommes, des femmes et même des enfants ont subi et subissent journellement des souffrances non moins atroces, sans les mériter.

«Crucifiés», ils portent leur croix.

Quant à la croix, symbole du christianisme, n'a-t-elle pas couvert bien des abus au cours de l'histoire, depuis les Croisades et l'Inquisition jusqu'aux signes de croix affichés par les chefs militaires de Bosnie?

Car le signe de croix n'est que façade, routine, indifférence ou hypocrisie, s'il n'implique pas un minimum de conviction et de recueillement.

La croix sur laquelle Jésus a expiré au terme de sa Passion, est pour nous un émouvant objet de piété et de vénération. Elle ne devrait cependant pas nous faire oublier la portée éminemment positive, optimiste de son message.

*

Ayant suivi sur la chaîne ARTE, (le jeudi saint, 27 mars 1997), l'émission «Corpus Christi» sur le rôle

de l'écriteau fixé par les soins de Ponce Pilate sur la croix de Jésus: «*Jesus Nazarenus Rex Judaeorum*», il me paraît hors de doute que ce fut pour le Romain le prétexte, ou plutôt le motif qui justifiait l'élimination de ce «roi» qui osait se dresser contre l'Empereur et menaçait d'entraîner les Juifs dans une rébellion contre l'occupant romain.

En le livrant à la crucifixion, il écartait ce danger, tout en donnant satisfaction au Sanhédrin et aux pharisiens, qui réclamaient la mort du «blasphémateur».

S'il avait refusé d'accéder à la requête juive, Jésus n'aurait pas été crucifié, mais tout au plus lapidé, selon la loi juive.

C'est donc bien **Pilate le responsable**, quoique l'évangéliste saint Matthieu le présente «lavant ses mains du sang de cet innocent». Mais c'est les Juifs que les évangélistes ont chargé du crime d'avoir tué Jésus. Ne devaient-ils pas ménager les Romains? Si le christianisme voulait s'étendre dans l'Empire romain, il était opportun de ne pas s'aliéner ces maîtres de l'univers.

Quant à la mise en accusation des Juifs qui, chez Matthieu, répondirent à Pilate: «Que son sang vienne sur nous et sur nos enfants!», n'a-t-elle pas semé une graine qui porterait des fruits pourris au cours des siècles suivants et aboutirait à l'Holocauste?

*

Je pressens que j'ai à peu près «vidé mon sac».

N'est-il pas grand temps? Mes nuits ne sont qu'une suite de cauchemars, alternant avec des heures d'insomnie fiévreuse.

Il faut en finir!

Mais chaque jour, de nouvelles réflexions se présentent en vrac sous ma plume...

Quand cela va mal, l'homme se rappelle Dieu, qui doit le protéger. Ou la Sainte Vierge, notre Consolatrice des Affligés.

L'Église comprend bien ce besoin instinctif des fidèles. N'ont-ils pas peur de marcher sans béquilles?

Le Rédempteur, l'«Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde», c'est l'ultime recours de la chrétienté en mal de force morale.

Mais la Rédemption ne nous empêche pas de commettre des péchés, et nous sommes personnellement tenus responsables de nos fautes. Est-ce que cette Rédemption ne reste pas illusoire, sans effet? Ce qui nous autoriserait à mettre en doute l'authenticité d'une formulation qui attribue une action rédemptrice à la Passion de Jésus.

N'a-t-elle pas d'ailleurs été empruntée au culte de Mithra?^{5, 6}.

Ce qui fait gravement défaut aux chrétiens, c'est une confiance totale en Dieu. C'est elle seule qui les aidera à accepter leur faiblesse et à la surmonter grâce à leur sens moral, soutenu par une bonne volonté constante.

Réaliser cet effort sur soi-même, n'est certes pas à la portée de tout le monde. Aussi l'Eglise aurait-elle tout intérêt à oeuvrer dans ce sens, et à faire de ses fidèles des chrétiens adultes et responsables.

*

Et voilà! J'ai terminé ma tâche. Heureusement, car toutes ces pages, je les ai noircies la pipe à la bouche, condition de mon «inspiration».

Le soir, dans mon lit, je me surprends à formuler la prière «Unter deinen Schutz und Schirm...» Ah! qu'elle est tenace, cette routine.

*

Je ne me fais pas d'illusion sur l'avenir de mon texte. Professer mes convictions, m'aurait certainement valu, il n'y a pas si longtemps, l'excommunication, peut-être le bûcher.

Que faire de ce papier «explosif»?

L'envoyer aux autorités religieuses? Cela équivaldrait à le rendre inexistant, ni vu ni connu.

Le brûler? Ce serait renier, abjurer ce que je ressens comme ma vérité, comme le résultat d'une réflexion longuement mûrie. –

Le publier? Comment la majorité des fidèles réagira-t-elle à mes vues jugées blasphématoires? Ai-je le droit de jeter le trouble dans l'euphorie géné-

rale? Et cependant, je pourrais agir **positivement** sur bon nombre de chrétiens insatisfaits de l'Église actuelle.

Dans le pire des cas – ou le meilleur? – ma publication tombera à plat, sombrera dans l'indifférence générale.

* * *

Hier soir, j'ai suivi sur ARTE un couple hindou remontant le Gange jusqu'à sa source au pied de l'Himalaya. D'étape en étape sacrée, l'homme et la femme vivaient leur pèlerinage, intensément imprégnés par la divinité du fleuve, participant aux rites ancestraux, jusqu'aux chutes de la source jaillissant de la montagne, où ils se purifiaient dans les eaux limpides...

Ce film m'a troublé, en quelque sorte retourné. La dévotion de ce couple dépasse notre raison. Elle **existe**, inaltérable et pure. Comme un miroir, où l'âme se découvrirait nue, livrée à la divinité, sans se demander le pourquoi ni le comment.

Cette source sacrée, ne suis-je pas en train de la perdre? Ma recherche intellectualiste de la vérité ne me fait-elle pas passer à côté de la réalité simplement humaine, à côté de la tolérance, de la vraie charité?

En me croyant moralement obligé d'«éclairer» les croyants au nom d'un froid rationalisme, je risque d'atrophier leur sentiment religieux, de miner leur foi bienfaisante, vécue avec confiance et ferveur.

Ne suis-je pas comme entraîné par une vague de fond
nostalgique qui m'emporte vers le large, aux eaux
dormantes d'une foi naïve et partagée...?

* * *

Ce soir-là, j'ai veillé longtemps devant la cheminée du bureau. Une heure, deux heures..., les yeux, à la fin, brûlants à force de fixer les flammes.

Un désarroi complet me gagnait, me faisant glisser de plus en plus vers un état second...

Etait-ce mon double qui me poussait à attiser les flammes de l'âtre avec le fruit de mes élucubrations enfiévrées?

Je pus enfin monter me coucher... pour m'abîmer aussitôt dans un cauchemar terrifiant.

Je me sentais oppressé. Une fumée épaisse montait du plancher. Déjà une flamme sautillait sur la descente de lit. Je rejetai les couvertures, courus ouvrir la porte. La cage de l'escalier, une cheminée étouffante. Le premier étage flambait. Paniqué, je m'enfuis à la mansarde, ouvris la porte-fenêtre. D'un coup, l'incendie s'engouffra au second étage. Un bûcher sans issue! Fou de peur, j'ai sauté dans la nuit.

Le matin, ma gouvernante découvrit dans la cheminée un tas de feuillets tordus, noircis par le feu.

Bibliographie critique

1. cf. *Le moine et le philosophe*
par Jean-François REVEL et Matthieu RICARD NIL éditions,
1997, Paris, pp. 107-147
 2. cf. *La force du bouddhisme*
par S.S. LE DALAÏ-LAMA et Jean-Claude CARRIÈRE
Edit. Robert Laffont, Paris, 1994, p. 233
 3. cf. *ibid.* pp. 38-47
 4. cf. *Histoire générale de Dieu*
par Gerald MESSADIE
Edit. Robert Laffont, Paris, 1997
chap. «Du Dieu innombrable au Dieu totalitaire et politique»,
pp. 306-325
- «Le besoin de Dieu a existé de tout temps; pourquoi donc certaines visions de Dieu en ont-elles supplanté d'autres? Les notions actuelles des trois monothéismes, par exemple, sont-elles «supérieures» aux précédentes? Et en quoi? Il y a vingt-six siècles, le zoroastrisme postulait déjà qu'il n'existe qu'un seul Dieu...
- ... le monde a changé au point que six religions le dominent démographiquement et culturellement: le christianisme, l'islam, l'hindouisme, le bouddhisme sous ses diverses formes, le shintô et le judaïsme.
- Comment a-t-on annihilé la diversité des croyances sur une planète qui, à l'époque, était pourtant cent fois moins peuplée?
- Le modèle général de cette unification a été fourni par le Romain nommé Saül et que le monde connaît sous le nom de saint Paul. Dans une entreprise prodigieuse, et contre les volontés des apôtres authentiques de Jésus, Saül, qui a saisi le pouvoir de fascination de l'enseignement de Jésus, évangélise les provinces impériales et sénatoriales de la Méditerranée orientale, avec un objectif: Rome...
- Pour la première fois dans l'histoire, trois siècles plus tard, une conception de la divinité va s'imposer politiquement à un empire, l'Empire romain en l'occurrence.
- Pour la première fois, une image unique de Dieu va être imposée à des populations aussi opposées que les Burgondes..., les Hermondures... et les Ibères...
- Et pour la première fois, Dieu n'est pas un autochtone: c'est un Juif rebelle de Palestine qui va régner sur le conscient et l'inconscient de gens qui ne savent même pas où est la Palestine ni pourquoi ce Juif a été crucifié.

L'imperialisme religieux est né et il ne mourra plus. Il contaminera le seul autre grand monothéisme politique: l'islam. Car l'islam pratiquera exactement la même politique, il imposera à des populations aussi diverses que les Espagnols et les Hindous l'enseignement d'un Arabe inspiré de la Mecque. L'un après l'autre, tous les feux de religion locale seront éteints, piétinés. Le Dieu innombrable est devenu un Dieu totalitaire.

Christianisme et islam ont transformé Dieu en instrument de pouvoir aux mains d'humains qui se proclamaient ses mandants. C'est dans cette situation d'autorité qu'il faut chercher les raisons des crises actuelles qui secouent les religions révélées.»

5. cf. *Nein und Amen*

par Uta RANKE-HEINEMANN

Hoffmann und Campe, Hamburg, 1992, pp. 336-338

„Der christliche Messias wuchs immer mehr in eine Rolle hinein, die vor ihm Mithras zuteil geworden war, einem Gott des Himmels und des Lichts, der zunächst im alten Persien verehrt wurde, dann seit dem 1. Jahrhundert v. Chr. auch im Westen zahlreiche Anhänger fand. Vieles, was von Mithras gegolten hatte, wurde auf Jesus übertragen. Mithras wurde an einem 25. Dezember geboren. (Deshalb legten die Christen Weihnachten auf den 25. Dezember.) Es waren Hirten, die als erste das neugeborene Kind anbeteten. Nachdem er auf der Erde für seine Anhänger Gutes getan hatte, feierte er mit ihnen ein letztes Mahl und fuhr wieder zum Himmel auf. Am Ende der Zeit wird Mithras wiederkommen, die Menschen zu richten. Die Auserwählten wird er zum ewigen Leben führen. Mithras wurde die unbesiegbare Sonne (sol invictus), welcher Titel auf Jesus überging. Mithras war der Schutzgott des römischen Heeres, bis dieses unter Konstantin begann, im Zeichen des Kreuzes zu kämpfen und zu siegen. Und der Sonntag, der nunmehr der „Tag des Herrn“ ist, war und ist immer noch der Tag des Sonnengottes.

Die Anhänger des Mithras fanden sich zu kultischen Mahlen zusammen, die den christlichen Eucharistiefeiern so sehr glichen, daß z.B. Justin (+ um 165) die Mithraskultessen für eine dämonische Nachahmung der christlichen Eucharistie hält: „Denn die Apostel haben in den von ihnen stammenden Denkwürdigkeiten, Evangelien genannt, überliefert, es sei ihnen folgender Auftrag zuteil geworden: Jesus habe Brot genommen, gedankt und gesagt: „Das tut zu meinem Gedächtnis, das ist mein Leib“, und ebenso habe er den Becher genommen, gedankt und gesagt: „Dies ist mein Blut“. Auch diesem Brauch haben die Dämonen in den Mithrasmysterien nachgeahmt.“ (I. Apologie 66)

Und Tertullian (+ nach 220) führt es auf den Teufel zurück, daß die Mithrasanhänger „sogar die Handlungen, wodurch die Sakramente Christi vollzogen werden, bei ihren götzendienerischen Verrichtungen in so böswilliger Weise zum Ausdruck bringen“. (Prozesseinreden gegen die Häretiker, 40).

Die Mithrasanhänger haben keineswegs die christliche Eucharistie imitiert, sondern umgekehrt.“

6.cf. *Histoire générale de Dieu*, op. cit. pp. 336-340

«Le mithraïsme joua un rôle considérable, car il prépara l'avènement du christianisme par ses rites et ses mythes: il comportait, en effet, des stades initiatiques et des sacrements au nombre de sept, dont les principaux étaient le baptême, la confirmation et une cérémonie qui évoque singulièrement la Cène, car on y buvait dans une coupe le vin qui symbolisait le sang de Mithra et l'on y partageait le pain qui, lui, symbolisait son corps. Les initiés étaient promis à l'immortalité et au paradis des âmes pures s'ils restaient justes, sinon, ils étaient condamnés à l'enfer...

»Celui qui ne mangera pas mon corps et ne boira pas mon sang de façon à se confondre avec moi et moi avec lui, n'aura pas le salut.« Cette injonction... n'est pas une formulation archaïque d'un dit de Jésus; ce sont les paroles sacramentelles du culte de Mithra...

Au II^e siècle, le Carthaginois Tertullien s'enflamma: »Le banquet du culte de Mithra est une parodie diabolique de l'Eucharistie«.

Paroles imprudentes, car le rite en cause est antérieur au christianisme.»

Ouvrages lus ou consultés

- La Bible de Jérusalem*, Les Editions du Cerf, Paris, 1956
- L’Affaire Jésus*, par Henri Guillemin, Editions du Seuil, Paris, 1982
- Unfehlbar?*, von Hans Küng, Benziger Verlag, Zürich, Einsiedeln, Köln, 1970
- Credo*, von Hans Küng, Piper & Co. Verlag, München, 1992
- Nein und Amen* (Anleitung zum Glaubenszweifeld), von Uta Ranke-Heinemann, Hoffmann und Campe, Hamburg, 1992
- Jésus*, par Jacques Duquesne, Desclée de Brouwer, Flammarion, Paris, 1994
- La force du bouddhisme*, par S.S. le Dalaï-Lama et Jean-Jacques Carrière, Robert Laffont, Paris, 1994
- Abermals krähte der Hahn*. Eine kritische Kirchengeschichte, von Karl Heinz Deschner, btb Taschenbücher, München, Berlin, 1996
- Le moine et le philosophe*, par Jean-François Revel et Matthieu Ricard, NIL éditions, Paris, 1997
- Dieu face à la science*, par Claude Allègre, Edit. Fayard, Paris, 1997
- Histoire générale de Dieu*, par Gerald Messadié, Edit. Robert Laffont, Paris, 1997

Table des matières

Avant-propos	5
Introduction	7
<i>Un autodafé</i>	13
Merci!	13
Croire (cf. «Nos Cahiers», 1996, 1)	14
The little Budda	
Bouddha et Jésus	23
Du «merveilleux païen»	
à la jeune Eglise, religion d'État	27
De l'origine de l'Univers	30
Le miracle opéré par Dieu	32
Autour de Croire (2)	33
Croire (2)	37
Le chemin de Damas	52
Le Credo	54
La prière	58
La communion	60
Les tentations	62
La souffrance	64
La responsabilité de Pilate	
L'origine de l'antijudaïsme	66
Quand cela va mal	
pour les chrétiens de «peu de foi»	67
Un couple hindou	69
Crise	69
Un faux alibi?	71
Bibliographie critique	73
Ouvrages lus ou consultés	76

